



**HAL**  
open science

## Du signe comme phénomène

David Piotrowski

► **To cite this version:**

| David Piotrowski. Du signe comme phénomène. Atlas des Sciences de la Culture, 2025. hal-04838501

**HAL Id: hal-04838501**

**<https://hal.science/hal-04838501v1>**

Submitted on 14 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Du signe comme phénomène

David Piotrowski  
CNRS — HTL 7597

A paraître in *Atlas des Sciences de la Culture*, Editions Classiques Garnier.

En quête de scientificité, les sciences du langage auront repris, quand bien même sous une forme insuffisamment réfléchie, les *a priori* d'un rationalisme empirique selon lesquels l'objet, en tant que constitué sous l'égide d'une conscience universelle, et donc impersonnelle, se trouve comme « vu de nulle part ». Mais l'objet « signe » relève principalement d'une conscience individuelle, et les caractères qui en témoignent ressurgissent toujours. C'est ainsi que Saussure, concurremment au projet d'une détermination strictement relationnelle des faits langagiers, reconnaît sans ambiguïté la réalité phénoménologique de l'objet « signe ». Ainsi dans les ELG : « [...] non seulement la signification mais aussi le signe [ici c'est-à-dire le signifiant] est un fait de conscience pure », et plus encore, ce passage qui préfigure la thèse merleau-pontienne d'un recouvrement des formes de la phénoménalité et de l'objectivité sémiolinguistiques : « il n'EXISTE linguistiquement que ce qui est aperçu par la conscience, c'est-à-dire ce qui est ou devient signe » (ELG 45).

La réalité phénoménologique du signe s'impose aussi dans la conception peircienne. Car au cœur de la complexion fonctionnelle triadique (cf. notice *signe comme objet*) s'immisce la nécessité d'un moment phénoménologique. En effet, dans cette complexion le *representamen* comporte par essence une ouverture vers un autre que lui-même, signe ou *in fine* objet immédiat, et cette caractéristique s'exprime dans le moment même de sa donation comme signe : en tant qu'elle en configure l'apparaître. C'est pourquoi on doit reconnaître avec Eco que le terme *signifié* vaut « à la fois [comme] catégorie sémantique et [comme] catégorie de la phénoménologie de la perception » [42] : ce n'est que parce que je sais que *fumée* signifie *feu* « que je suis en mesure de rendre signifiante la donnée sensible en la voyant comme cette fumée qui peut me révéler le feu » [42].

Le dispositif peircien, qui expose les configurations dynamiques en jeu dans l'élaboration des signes et du sens, installe donc la fonction sémiotique dans un ordre précisément phénoménologique. Duale, c'est ainsi dire que la fonction sémiotique, en ce qu'elle échappe au prisme d'un rationalisme empirique, doit être approchée selon des régimes d'intelligibilité spécifiques, à savoir des régimes faisant justice au format des relations « intérieures » propres au fait sémiotique, et donc étrangers aux rapports d'extériorité (*partes extra partes*) qui administrent les choses empiriques telles qu'elles relèvent des sciences de la nature.

On comprend alors pourquoi le signe, en tant qu'il donne à voir en pleine lumière le mode des relations « intérieures », aura constitué pour Husserl le premier terrain de ses investigations sur l'intentionnalité comme essence de la conscience.

S'agissant en effet de comprendre la modalité de ce fusionnement d'un signifiant et d'un signifié, il fallait introduire le principe d'un rapport qui institue de part et d'autre, et en liaison constituante, les deux termes composant un signe. Ainsi, rapportant assez directement le fait du signe à l'ordre de l'intentionnalité, Husserl situe le caractère essentiel du signe dans une intention de signification qui, visant un sens (le signifié), traverse le signe et le configure en sa forme spécifique d'apparaître (comme signifiant) : « l'essence de l'expression réside exclusivement dans la signification » (Husserl, 1991, p. 56).

Mais, si le signe est de facture intentionnelle, une investigation phénoménologique même élémentaire doit y reconnaître une dualité interne : l'apparaître du signe comporte outre la transcendance d'une visée de signification (qui installe disons un signifié), l'immanence d'un matériel sensible (disons un signifiant).

C'est dire qu'à lui seul le régime de l'intentionnalité ne suffit pas à rendre compte des formes de l'apparaître sémiolinguistique. Car le seul acte d'une « visée signitive » ne pourvoit pas d'une

existence phénoménologique en propre le divers des matérialités graphiques ou sonores qu'il anime pour installer un objet de signification en regard de la conscience. Le signe s'en trouverait ainsi désincarné : pur objet de sens, entité idéale de signification visée en soi et déagée de toute attache sensorielle.

Pour dépasser cet écueil, et rendre compte d'un complexe perceptif animé d'une visée se signification, Husserl aura tenté différentes formules : il s'agit chaque fois d'articuler une visée perceptive et une visée significative en une totalité unitaire (par exemple sous forme d'étagement ou de moments dépendants) de façon telle que, conformément à ce que dévoile une analyse phénoménologique, la composante sensible du signe apparaisse comme secondaire, autrement dit comme présente en conscience à un degré moindre que l'objet de signification.

Mais ces tentatives, poursuivies au fil des *Recherches Logiques*, s'avéreront insatisfaisantes, et, finalement, pour rendre compte de la dualité unitaire et étagée du signe, Husserl aura recours à un traitement « externe ».

C'est en effet dans la structure stratifiée du champ attentionnel de la conscience que Husserl puisera les caractéristiques pour rendre compte de la dualité phénoménologique du signe : le signifié se situant au plan d'une conscience « thématique », c'est-à-dire une conscience qui habite son objet, et le signifiant relevant d'un plan de moindre attention, pour ainsi, du fait de son caractère intrinsèquement secondaire, faire glisser la conscience vers l'objet de signification.

Reste que ce faisant, si la description phénoménologique des signifiants et des signifiés est pour partie assurée, c'est l'unité du signe qui est alors perdue, simplement parce que les deux visées (thématique et secondaire) se trouvent élaborées indépendamment l'une de l'autre. Toutefois, cette approche a le mérite de mettre en avant l'existence de niveaux de conscience verbale. Ainsi, dans les *Leçons*, Husserl sera conduit à discuter, en deçà de la conscience de mot, la conscience de son de mot, qui est plus que la conscience de son mais pas encore celle du mot.

Dans une forme plus élaborée, et prenant appui sur la signification phénoménologique d'un modèle morphodynamique du signe saussurien, on aura pu distinguer parmi les principaux niveaux de conscience verbale :

- (i) une conscience de *disponibilité* au sens : à ce palier, le signifiant est pris seulement comme susceptible de participer d'une configuration verbale à venir, et dans l'ignorance totale du rôle qu'il y tiendra. La conscience de disponibilité n'est rien d'autre qu'une conscience de ce moment singulier d'une « ouverture sur... », sans détermination aucune de l'orientation d'une telle « ouverture ». Il s'agit là d'un premier état de sémiotisation, où l'objet concret, au départ limité à lui-même, abandonne pour ainsi dire son quant-à-soi et se pose comme « fenêtre sur » un au-delà, mais sans considérations sur le champ auquel il donne possiblement accès ni sur la fonction qui lui reviendra dans une configuration sémiotique globale, à la participation de laquelle il s'annonce donc disponible.
- (ii) une conscience verbale d'*engagement*, qui correspond à la « signifiante sémiotique » de Benveniste (*PLG*). A ce palier, ce qui est en jeu pour la conscience, c'est simplement la présence où l'absence de sens, indépendamment du contenu particulier véhiculé par un signifiant. Autrement dit, s'agissant d'un signe comme entité du plan sémiotique (*vs* sémantique), « il n'est [pas] question de définir le sens [à ce plan] le critère est : cela signifie-t-il ou non ? Signifier c'est avoir un sens sans plus » (*Ibid.*, p. 222).
- (iii) La strate suivante sollicite un sous-domaine particulier de la substance du contenu, mais sans qu'une conscience de signifié ne soit encore déjà acquise. Une qualification de cet état intermédiaire de formation de sens est donné avec le concept de *motif* élaboré par [Cadiot & Visetti].
- (iv) le plan suivant est celui des actes de visée significative (au sens de Husserl). À ce niveau s'élabore une conscience de signifié comme structuration différentielle d'une substance de contenu y instituant des identités négatives de signification.

Ces avancées dans la description du phénomène signe héritent par ailleurs des élaborations de l'analyse phénoménologique en général, qui marque une claire distinction entre l'objet intentionnel et l'objet réel. En effet, si tous deux relèvent d'une transcendance, l'objet intentionnel n'est pas pour

autant un « vrai » objet, c'est seulement l'objet pour une conscience et non pas un objet de la réalité empirique. Et la jonction de l'un à l'autre s'accomplit au travers d'actes spécifiques de « remplissement » : par et dans le remplissement, l'objet simplement intentionnel acquiert un degré d'actualité plus élevé, une présence effective.

Ainsi, les actes de remplissement, quoique débordant la sphère du sémiolinguistique, établissent un plan supplémentaire de conscience verbale : dans l'acte de remplissement un objet négatif et simplement intentionnel (le signifié) se trouve porté à un degré de positivité et d'effectivité supérieur, à travers par exemple, une représentation mentale, ou une détermination catégoriale, ou encore le renvoi à un référent.

On recoupe ainsi les analyses merleau-pontiennes, qui reconnaissent au signe, plus généralement à la parole, le pouvoir d'échapper à sa propre sphère. Sous le titre de *consommation* Merleau-Ponty désigne en effet cette propension de la parole à nous projeter dans un monde de pures pensées, cette inclination des signes à être « consommés », au sens où sitôt prononcés ils disparaissent de notre esprit en y installant une scène d'idées ou en renvoyant à des choses. Corrélativement, les signifiants ainsi vidés de l'intentionnalité qui originairement les anime, s'affaissent latéralement au rang de traces inertes.

Observons à ce stade que la phénoménologie du signe n'est pas sans écho avec certaines conceptions « classiques », ainsi celle de Odgen & Richard ou de Ullman. En effet, l'analyse phénoménologique établit une triade composant (i) le signifiant, comme support matériel animé d'un sens, (ii) le signifié, comme visée intentionnelle de signification, et (iii) l'objet, comme sens remplissant. Ce qui peut être rapproché du célèbre triangle combinant (i) *symbole* (considéré comme signifiant), (ii) *concept* (à titre de signification) et (iii) *référent* ; respectivement *nom*, *sens* et *chose* chez Ullman. Les différences sont toutefois majeures, car ledit triangle compose des entités selon des rapports externes : quand bien même le concept est un mode de donation (Frege) ou une connaissance (Morris) de la chose, les trois termes du triangle préexistent à leur combinaison.

Pour dépasser ces difficultés que pose le signe en sa nature duale, autant au point de vue des formes de son existence que de son intelligibilité, on fera le choix d'une méthode qui a fait ses preuves par ailleurs, et qui consiste à « plonger » l'objet du problème dans une perspective élargie : où cet objet ne constitue plus la pièce exclusive mais une composante d'un schéma de fonctionnement englobant.

On fera ainsi le choix de « plonger » le signe dans une problématique de l'expressivité et, en prolongement, de la sémiogénèse, c'est-à-dire de considérer prioritairement le signe à son degré de fusionnement maximal, à savoir comme pure expression : lorsque le signifiant et le signifié, dans un rapport d'interpénétration pour ainsi dire ontologique, ne peuvent être distingués même idéalement.

Sous cette forme d'existence expressive, le système des signes constitue un « monde », au sens de Merleau-Ponty, à savoir un champ d'actions et de positions, en prolongement d'un corps comme puissance vitale, et où, conséquemment, toute chose se présente dans son sens d'interaction. L'acte perceptif est à ce stade de nature sémiotique : c'est celui d'un plein et direct accès au sens comme réalité concrète. Dans une telle configuration expressiviste, et ainsi que l'a vu Merleau-Ponty, l'osmose entre l'individu et son monde produit alors une sorte d'enfermement : le monde est un univers clos et figé en ses offres d'actions et, dualement, de sens.

Mais le propre des cultures réside justement dans le pouvoir de transgresser les dispositions significatives qui tissent le monde environnant : « [les] objets d'usage [au nombre desquels, souligne Merleau-Ponty, se trouvent les mots] et [les] objets culturels ne seraient pas ce qu'ils sont si l'activité qui les fait paraître n'avait aussi pour sens de les nier et de les dépasser » [MP, SdC 190]. Le phénomène de l'expression est donc à concevoir comme le germe d'un processus (la sémiogénèse) qui livrera les moyens de dépasser le monde des significations originaires. C'est dans cette perspective que le signe trouve sa rationalité empirique.

Précisément, c'est par l'effet d'une double opération de polarisation et de dissymétrisation que l'expression pure se trouve promue en signe : les faces du signifiant et du signifié, alors

différentiées, y participent d'un rapport de constitution orientée. Car, conformément au troisième cours de Saussure, il y a dissymétrisation de la connexion entre signifiant et signifié : le signifiant « contrôle » l'institution des signifiés et, pourvu d'une forme d'existence perceptive simplement « sensorielle », il constitue l'appui sur lequel des variations et des modulations outrepassant les régimes d'un système sémiotique donné peuvent être accomplies pour ainsi instruire et *in fine* installer de nouveaux mondes de signification.

Ainsi compris dans une perspective sémiogénétique, comme phase intermédiaire et fugace d'une dynamique s'amorçant en un germe expressif et débouchant sur sa double consommation, le signe échappe aux apories qu'une première approche est portée à lui reconnaître. En effet, déjà, comme ouvrant sur « autre chose que lui-même », le signe se consomme dans un acte de remplissement. Mais aussi, en tant qu'il ouvre, pour ainsi dire, sur lui-même, le signe s'auto-consomme; Car, on l'a dit, le signe, en sa constituance fonctionnelle, livre les moyens de transgresser le système dont il est le produit pour installer ainsi de nouvelles dimensions de signification, et, dualement, dans une action réflexive, se reconfigurer.

Le signe en sa nature concrète, au sens d'une concrétude sensorielle, se manifeste donc latéralement à l'issu des actes de remplissement qu'il suscite. Mais ce caractère concret, qui est le produit résiduel de sa fonction d'échange, ne délivre pas sa pleine teneur empirique. Car la vérité empirique du signe n'est pas réductible aux résidus de sa consommation : c'est avant tout une *empiricité praxique* : c'est en tant que pouvoir d'action sur le monde des signes et du sens, en tant que corrélat fonctionnel d'une conscience verbale réflexive, que le signe s'affirme en sa réalité effective, pour ainsi occuper l'avant-scène du champ de la phénoménalité sémiolinguistique.

## ***Bibliographie***

- Benveniste, E., 1966 : *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard, coll. *Tel*, Paris.
- Deledalle, G. 1979. *Théorie et pratique du signe: Introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*. Paris: Payot
- Eco, U., 1988 : *Sémiotique et philosophie du langage*, PUF, coll. *Formes Sémiotiques*, Paris.
- Hjelmslev, L., 1968 : *Prolégomènes à une théorie du langage*, Éditions de Minuit, coll. *Arguments*, 35, Paris.
- Husserl, E., 1991 : *Recherches logiques (recherches 1 et 2)*, vol. 2, part. 1, PUF, coll. *Epiméthée*, Paris.
- Piotrowski, D., 2017, *Morphogenesis of the sign*, Springer,
- Saussure, F. de, 1972 (1916) : *Cours de linguistique générale*, Payot, coll. *Bibliothèque Scientifique*, Paris.
- Saussure, F. de, 2002 : *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, coll. *Bibliothèque de philosophie*, Paris.
- Lo Piparo, F., 2007, « Saussure et les Grecs », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 60.
- Merleau-Ponty, M., 2003 : *Signes*, Gallimard, coll. *Folio-Essais*, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 1960, *La structure du comportement*, PUF, Paris.
- Peirce, C. S. 1931–1966. *The collected papers of Charles S. Peirce*, 8 vols., C. Hartshorne, P. Weiss & A. W. Burks (eds.). Cambridge: Harvard University Press.